

# Apparitions • aux disciples de 'Emmaüs, • à Pierre et Jacques « le Juste » seuls, • et à d'autres : que s'est-il passé durant les « 40 jours »?



Edouard-M. Gallez et l'équipe d' EEdChO /

Une lecture attentive d'un passage concernant les pèlerins de 'Emmaüs et de la liste des apparitions donnée par St Paul en 1Co 15 permet, notamment grâce au recours à l'araméen, de sortir d'une difficulté inutile. Le « Simon » de Lc 24:34 n'est pas Pierre mais l'un des deux pèlerins.

En revanche, Pierre a bien eu une apparition qui fut personnelle et qui se situe avant celle du Cénacle, comme l'affirme St Paul ; c'est ce dont parlent Lc 24:12 (araméen)... et les traditions orientales.

Parmi les récits relatifs au jour de Pâques, l'évangéliste Luc rapporte celui de deux proches des Apôtres, qui s'étaient rendus à Jérusalem pour les fêtes de la Pâque juive, le vendredi et le samedi précédents. Le récit commence au verset 13 du chapitre 24 par cette phrase :

|   |  |
|---|--|
| "Et voici que deux d'entre eux en ce jour<br>étaient • <b>allant</b> à un village du nom de 'Emmaüs<br>et ils parlaient entre eux | et • <b>éloigné[s]</b> de Jérusalem de 60 stades<br>de tous les faits qui étaient arrivés" |
|---|--|

## Des précisions concernant 'Emmaüs et les "60 stades"

Il convient de remarquer que, à part une inversion sans importance entre « Jérusalem » et « soixante stades », la plupart des manuscrits grecs reproduisent ici l'ordre des mots araméens, donc témoignent d'un original araméen. Le passage révèle d'autres indications encore.

L'un des manuscrits grecs porte le nom de « Lemmaüs ». D'où vient le « L » qui précède le nom du village ? La seule explication possible est celle d'une mauvaise lecture de son nom araméen, ܠܡܡܘܣܐ, où la première lettre – un 'ain, ܐ – a été prise pour un lomad, ܠ. C'est une faute classique de copiste, mais l'intérêt est qu'elle se présente dans un manuscrit grec, ce qui en dit long sur la pratique chrétienne de traduire de l'araméen vers le grec.

L'araméen résout encore une difficulté autrement plus grave et liée à la topographie : il n'y a pas de village de 'Emmaüs à 60 stades de Jérusalem ; il se trouve deux fois plus loin, à mi-chemin de Lydda (Lod). En réalité, **le texte ne dit pas** que 'Emmaüs est située à soixante stades de Jérusalem, mais que les deux marcheurs avaient parcouru une telle distance depuis Jérusalem.

En effet, si l'on n'indique pas les voyelles (qui n'apparurent que plus tard), le mot araméen **ܩܪܝܩܐ**, *pariq'*, peut se lire aussi bien au singulier (*pariq'a'*, *éloigné*) qu'au pluriel (*pariqe'*, *éloignés*), auquel cas il concernerait les deux « pèlerins de 'Emmaüs ». Une précision : la racine du mot signifie *séparer* ; elle apparaît un peu plus loin, au verset 21, quand les pèlerins disent à Jésus qu'ils avaient espéré que le Messie serait « **ܩܪܝܩܐܝܫܪܐܝܝܠ** Israël », c'est-à-dire [*près*] de **sauver** ou **délivrer Israël** selon le verbe qui a été choisi dans la traduction grecque, *lutroô* (λυτροω). La racine « *prq* » a pris également le sens religieux de *séparer* par rapport au mal. Par ailleurs, il existe une autre racine pour exprimer le pur éloignement sans nécessairement l'idée de *séparation* : '*rq*, **ܩܪܝܩܐ**, comme en Jacques 4,7 : « Soumettez-vous à Dieu, résistez au diable et il '*aruq* (*s'éloignera, fuira*) loin de vous ».

Les versets 13-15 se lisent donc simplement ainsi selon l'araméen : au moment où Jésus les rejoint, les deux disciples

"étaient allant à un village du nom de 'Emmaüs et *séparés* de Jérusalem par les 60 stades [qu'ils ont parcourus] et étaient parlant entre eux de tous les faits qui étaient arrivés. Et tandis qu'ils se parlaient **et** questionnaient, Jésus lui-même les rejoignit **et** marchait avec eux" (Lc 24,13-15)

La structure équilibrée du récit (les récits de témoignage sont toujours agencés de cette manière binaire dans le Nouveau Testament) est éclairante ; seuls des traducteurs lisant mal l'araméen et ne connaissant pas les lieux ont pu imaginer que 'Emmaüs se trouvait à 60 stades de Jérusalem, alors que ce village en est distant de 120, ou même de 140 si l'on passe par la forêt. Origène, qui sait où se trouve 'Emmaüs, a tenté de « corriger » l'erreur par une autre faute : il suppose qu'un chiffre a été oublié et transforme « 60 » en « 160 » stades, ce qui est effectivement plus proche de la réalité, en expliquant que le village était appelé alors *Nicopolis* par les Grecs (aujourd'hui 'Amwas en arabe). Mais ce faisant, il perdait l'indication intéressante de « 60 ». Celle-ci n'était pas quelconque.

Selon les cartes dressées par les spécialistes, quand on sortait de Jérusalem par le sud (c'est dans ce quartier que se trouvait le Cénacle) et qu'on voulait aller à 'Emmaüs, il fallait rattraper la route de Jaffa qui part du nord de Jérusalem vers le nord-ouest. Ce carrefour était à 45 stades de Jérusalem . Pourquoi le récit en indique-t-il "60" ? C'est la distance parcourue par les deux « pèlerins », qui s'explique très bien si l'on pense qu'ils venaient du Cénacle, situé au sud de Jérusalem. Certes, ils pouvaient traverser la ville et parvenir en un stade ou deux à la porte nord, mais ils devaient alors passer par la place qui est devant le Palais d'Hérode. Or, à ce moment, la peur et le désarroi régnaient parmi les apôtres et les disciples de Jésus ; originaires de 'Emmaüs, les deux disciples ont probablement eu l'intention de retourner chez eux le plus discrètement possible. En sortant par la porte de Bethléem et en faisant un large détour par Ain Karem et par Beit Zayt, ils ne pouvaient pas être vus de Jérusalem et brouillaient les pistes. Ils rejoignaient alors la route de Jaffa par la forêt de Jérusalem, en contrebas par 400 mètres de dénivelé.

C'est au croisement des deux chemins que le Ressuscité vint se joindre aux marcheurs, comme s'il venait de Jérusalem par le nord – ce qui prendra tout son sens après coup : c'est bien par là qu'il devait arriver en venant de Getsémani et de son tombeau. Les traducteurs grecs n'ont pas compris cette indication qui, pour les premiers chrétiens de Judée, ne demandait pas d'explication ; ne voyant pas le lien avec la phrase précédente, ils ont ajouté au début du verset 15 : *Kaï égeneto* – "**Et il arriva que** durant leur conversation et discussion entre eux, Jésus lui-même s'étant approché faisait route avec eux", tandis que l'araméen indique simplement que Jésus "vint, les *rejoignit* (*rac. mt', atteindre*) et marchait avec eux".

### ***Retour à Jérusalem et témoignage***

La fin du récit est également très instructive. Après que Jésus eut disparu à leurs yeux, les deux disciples s'en revinrent de près de 'Emmaüs à Jérusalem, et, selon le grec,

|   |  |
|---|--|
| "et ils trouvèrent les Onze rassemblés<br><b>disant</b> que réellement notre Seigneur s'est éveillé | ainsi que ceux qui étaient avec eux,<br>et qu'il a été vu par Simon". (Luc 24,33-34) |
|---|--|

Qui sont les « *disant* » ? Les « Onze » ou les deux pèlerins de 'Emmaüs ? Si l'on en croit Marc 16,13, il s'agit clairement des seconds. La traduction française rend bien l'ambiguïté du texte grec de Luc, dont les manuscrits se répartissent entre les deux compréhensions possibles, exprimées en deux cas grammaticaux différents : certains indiquent *λέγοντες-**legontas*** – auquel cas les « *disant* » sont les Apôtres –, et d'autres *λέγοντες-**legontes*** – auquel cas il s'agit des pèlerins. En araméen, aucune hésitation n'est possible du fait de la structure orale balancée du texte, comme on va le voir : les « *disant* » du verset 34 sont les deux pèlerins. Ce n'est pas un hasard si le Codex « de Bèze » ou D05 s'accorde ici avec le texte *Pešitta* – il essaie toujours de suivre le texte araméen, autant quant à sa littéralité et que selon sa récitation.

Il faut savoir que, depuis le VI<sup>e</sup> siècle (pour ce qui est de la *Pešittô* ou texte araméen occidental) et le 8<sup>e</sup> siècle (pour ce qui est de la *Pešitta* orientale dite « irakienne »), des indications paratextuelles complexes de rythme (balancements à deux ou à trois membres) et de structure (indication des parties, etc.), ont été ajoutées au texte écrit. Elles permettent d'accéder aujourd'hui encore à l'état de « l'Évangile » primitif c'est-à-dire tel qu'il était proclamé, ce qui est précieux pour nous qui n'avons pas l'idée de ce qu'était l'oralité et qui ne connaissons que les mises par écrit officielles des *évangiles*. Ce travail scientifique de présentation du texte araméen selon ces indications « orales » [a été publié](#) (éd. Cariscript, 2010) ; il recoupe ce que les spécialistes de l'oralité avaient déjà mis en lumière à la suite de Marcel Jousse. Ceci s'avère particulièrement pertinent pour le long récit des « pèlerins de 'Emmaüs », dont la fin se présente ainsi selon l'araméen :

|  |  |
|--|--|
| Et <b>ils</b> se dirent l'un à l'autre :                                   |  |
| N'étaient-ils pas <b>pesants</b> [1] nos cœurs en nous                     | quand il parlait avec nous sur la route      |
| <b>et qu'il nous interprétait les Écritures ?</b> (v.32)                   |  |
| Et ils se relevèrent aussitôt  | et retournèrent à Jérusalem                  |
| Et ils trouvèrent rassemblés les Onze                                      | et ceux qui étaient avec eux. (v.33)         |
| Alors <b>ils</b> dirent :  |  |
| En vérité, Notre Seigneur s'est relevé                                     | <b>et il s'est fait voir à Šimon.</b> (v.34) |
| Et <b>ils</b> rapportèrent aussi   | ce qui se passa sur la route                 |
| et comment <b>ils</b> le <b>reconnurent quand il rompit le pain</b> (v.35) |  |

Partout dans le Nouveau Testament araméen, les structures sont binaires lorsqu'il s'agit de témoignages direct, tandis qu'elles sont ternaires dans des phrases ou des exposés théologiques. Pourquoi *binaires* ? Parce qu'en justice, que ce soit dans le monde hébraïque biblique ou dans l'empire perse (c'est-à-dire dans tout le monde araméen), le témoignage ne vaut que s'il est double. Il faut **deux témoins**, qui parlent l'un après l'autre, en commençant par le plus âgé – le moins âgé venant ensuite compléter ce qui vient d'être dit, selon son point de vue à lui. Tel est exactement l'objet du récit conservé oralement et mis par écrit en araméen par Luc. Nous avons là les paroles de deux témoins, les pèlerins de 'Emmaüs : le premier est celui qui est nommé, **Šimon**, et l'autre a déjà été nommé peu auparavant **en Luc 24,18** : c'est **Qalyopa**. Et c'est ce *Qalyopa* (dont le nom désignant simplement le métier d'*épicier* a été transposé en *Cléopas* en grec) qui dit aux Apôtres et aux autres réunis au Cénacle : "Et il s'est fait voir à Šimon". Les paroles qui ont été dites par l'un ou par l'autre sont facilement identifiables (en **bleu** ou en **marron**).

## ***L'apparition à Simon -Pierre : non en Lc 24,34 mais en 1 Co 15 + Lc 24,12***

Certains commentateurs travaillant uniquement sur le grec ont parfois pensé que le « Šimon » évoqué là en Luc serait Simon-Pierre (bizarrement appelé *Simon* au lieu de *Pierre* comme il l'est ailleurs). Comme, dans sa *lettre aux Corinthiens*, Paul évoque une apparition à Pierre (1Co 15,5-8), ils font un rapprochement, inexact en l'occurrence car il ne peut s'agir de celle aux pèlerins de 'Emmaüs. À quelle autre apparition Paul fait-il donc allusion ?

Regardons d'abord attentivement ce passage difficile de Paul, qui reprend une proclamation primitive bien équilibrée (hormis ***l'explicitation qu'il a ajoutée plus tard***). On constate une fois encore que sa clef de lecture est fournie par l'araméen, langue dans laquelle Paul a sans doute écrit cette lettre vu que ses destinataires à Corinthe étaient majoritairement de langue maternelle araméenne :

Il s'est fait voir par *Képhas* [c'est-à-dire *Pierre*], puis par les Douze. (v.5)  
Ensuite, il s'est fait voir par plus de 500 frères à la fois  
**– dont la plupart demeurent encore et quelques-uns sont morts –** (v.6)  
Ensuite, il s'est fait voir par Jacob, puis par *πασιν-pasin* (*tous?*) les apôtres. (v.7)  
En dernier de *tous* (*παντων-pantôn*) comme à un enfant posthume,  
il s'est fait voir par moi aussi. (v.8)

Voilà qui réoriente la recherche vers de nouvelles questions : où, dans le Nouveau Testament, parle-t-on d'une apparition à Pierre seul ? Et aussi :

- De quelles apparitions à Képhas **et à Jacques** seuls Paul parle-t-il ?
- Pourquoi les apôtres sont-ils mentionnés **deux fois**, la première fois comme « Douze » et la seconde avec l'adjectif "*πας-pas*" ? Pourquoi cette redondance ? Et si Paul ne veut pas dire deux fois la même chose (ce qui est évident), quelle est la différence entre "Képhas puis les Douze" (v.5), et "Jacob puis *tous* les Apôtres" (v.7) ?
- À quel titre exactement Paul se place-t-il en Apôtre supplémentaire (v.8) ?

On peut comprendre qu'au verset 5, certains copistes grecs aient cru bon de transformer « **Douze** » en « **Onze** ». Pourquoi « douze » et non pas « onze », comme l'aurait écrit un journaliste qui aurait compté le nombre d'Apôtres présents à ce moment-là, Judas étant mort ? Certes, les Apôtres n'avaient pas encore élu Matthias comme nouveau « douzième » : ils ne l'éliront à la place de Judas que peu avant la Pentecôte (*Actes* 1,26). En fait, dans le style oral qui est celui des évangiles (et auquel il faut toujours être attentif), on actualise souvent les personnages dont parle le récit. Matthias avait été un disciple ayant suivi Jésus et les Apôtres depuis la deuxième année de la vie apostolique de Jésus ; il était évidemment avec les onze apôtres dans le temps qui a suivi la Résurrection. Dans le langage du récit, on le comptait au titre qu'il recevra peu après, et on ne dira pas : les « Onze » plus celui qui n'était pas encore le « douzième », mais « les Douze à qui le Ressuscité est apparu ».

C'est donc une erreur que d'imaginer qu'au verset 7, l'adjectif « *pasin-tous* » désignerait les Apôtres au sens de « tous /au complet » par opposition au verset 5 (où des copistes grecs indiquent « onze ») ; et, de toute façon, Matthias n'a été élu qu'*après* les quarante jours des apparitions. Il faut chercher ailleurs la raison du parallélisme anti-thétique entre le verset 5 qui parle des « Douze » et le verset 7. Cette raison apparaît quand on cherche ce qui se rapporte aux apparitions à **Pierre** et à **Jacques** seuls.

Au temps des *memoriae apostolorum* – les douze « mémoires » ou *témoignages des apôtres* qui ont circulé un moment, y compris sous forme écrite –, une **apparition** était mentionnée à **Jacques** seul (ou à « Jacob le Juste » comme il sera surnommé plus tard). En tant que cousin de Jésus, ce Jacques fils

d'Alphée devenait en quelque sorte son successeur comme *Fils de David*, raison qui justifie qu'il se retrouva bientôt à la tête de l'Eglise de Jérusalem, qui était l'Eglise-Mère (et non Pierre). Mais aurait-il pu revendiquer puis assumer une telle mission de son propre chef ? Et comment se fait-il qu'elle ait été acceptée par tous sans aucune discussion ? Il paraît impensable que cette mission n'ait pas résulté d'un ordre de Jésus lui-même, au cours de ses apparitions. On comprend alors pourquoi, dans la phrase qui suit ce verset 7, Paul parle de lui-même et se met en avant comme un « treizième apôtre » : comme à Jacques, une apparition personnelle fut à l'origine de sa mission particulière, mais elle est « *post-Pentecôte* ».

On ne possède pas le contenu de la *memoria Jacobi* ou *témoignage de Jacques* qui parlait nécessairement de l'apparition personnelle qu'il a eue, et dont saint Jérôme reproduit un passage tiré de « l'évangile – écrit-il – appelé "selon les Hébreux" et que j'ai traduit récemment en grec et latin, et qu'Origène utilise »<sup>[2]</sup> ; on sait que cet « évangile selon les Hébreux » recoupe celui de Matthieu (certaines de ses versions ayant cependant été déformées), et on peut penser que le passage suivant y a été inséré (il est cité selon saint Jérôme) :

“ Quand le Seigneur eut donné le linceul au serviteur du prêtre, il vint à Jacques et lui apparut. Celui-ci avait juré de ne plus manger de pain depuis l'heure où il but au calice du Seigneur jusqu'à ce qu'il le voie relevé d'entre ceux qui dorment. Le Seigneur [lui] dit presque tout de suite : [Apporte] une table et du pain... Il prit le pain, le bénit, le rompit et le donna à Jacob le Juste et lui dit : Mon Frère, mange ton pain car le Fils de l'Homme s'est relevé d'entre ceux qui dorment. ”

Auparavant, selon Jérôme, on pouvait lire que Jésus ressuscité aurait remis lui-même son linceul à un serviteur (inconnu par ailleurs). Ceci est difficilement imaginable et apparaît incohérent avec les récits de Lc et Jn : les linges étaient restés sur place jusqu'à ce que les Apôtres descendent au tombeau (Mt et Mc n'en parlent simplement pas). Hypothèse : ces « Hébreux » (qualificatif sous lequel les Pères occidentaux rangent parfois des groupes hérétiques tels que ceux des « nazaréens » – qu'ils appellent aussi « ébionites ») n'auraient-ils pas ajouté cet épisode bizarre à leur texte de Mt parce qu'ils prétendent posséder le vrai linceul du Christ ? Comme ce passage n'est connu que selon sa citation latine, on ne peut même pas dire si une telle hypothèse mérite d'être posée. En tout cas, la valeur de l'autre passage affirmant le fait d'une apparition à Jacques « le Juste » doit être considérée en soi, même si les circonstances telles qu'elles sont rapportées sont loin d'être claires.

La question de l'**apparition à Pierre seul** est plus simple, même si elle ne ressort pas des évangiles... dans leur traduction en grec : elle apparaît au contraire dans le texte araméen de la *Pešitta* en Luc 24,12 ! Selon le grec, ce verset indique qu'après avoir couru au tombeau vide et vu les linges seuls, Pierre serait benoîtement « retourné chez lui en admirant <sup>[3]</sup> ce qui était arrivé » ; rien ne suggère une apparition mais plutôt que l'apôtre serait rentré en Galilée – tout en restant à Jérusalem selon la suite du texte. Or l'araméen indique tout autre chose : il « s'en alla en admirant en lui-même ce qui [lui] était arrivé ».

La signification est toute autre : **Pierre vient d'avoir une courte vision lumineuse** du Seigneur, avant que Jean ne descende à son tour au tombeau – Jn 20,6-8 indique en effet que Jean a attendu en haut des marches avant d'y rejoindre Pierre. À la suite d'une telle vision de lumière, Pierre a dû se demander si celle-ci était « réelle » (au sens de *matérielle*), ou bien si elle était comme celle de Moïse et d'Elie qu'il eut en même temps que Jacques et Jean lors de la Transfiguration (cf. Mt 17,3 ou Lc 9,30) ; d'ailleurs, une interrogation semblable vint à l'esprit des autres apôtres au soir, lors de la première apparition au Cénacle :

“Ils pensaient voir un esprit” (Lc 24,37).

D'où vient la différence entre le texte grec et celui en araméen de Luc 24,12 ? Simplement d'une inversion entre les mots « en admirant » et « vers [en, chez] lui-même ». Cette inversion, qui est la seule explication possible, est évidente : il s'agit d'une erreur typique de copiste opérant sur une traduction en grec, et spécialement d'un copiste qui, comme presque tous les copistes professionnels de l'Empire gréco-romain, ne connaît pas le texte des évangiles par cœur. Les traductions anglaises ont d'ailleurs opté pour le bon ordre des mots. Dans leurs traditions, les Eglises Grecques ont gardé le souvenir de l'apparition lumineuse à Pierre. Dans sa seconde *homélie sur la Résurrection*, Grégoire de Nysse écrit :

“ Pierre, ayant vu de ses propres yeux, mais aussi par hauteur d'esprit apostolique que le Tombeau était illuminé, alors que c'était la nuit, **le vit par les sens** et spirituellement ”.

Jean Damascène, dans ses *Chants liturgiques*, parlant du *miracle de la lumière* au Saint Tombeau le Samedi Saint, évoque son origine :

“ Pierre, s'étant rapidement approché du Tombeau, et ayant vu la Lumière dans le Sépulcre, s'effraya ”.

### ***1Co 15,5-7 : une synthèse primitive des apparitions des « quarante jours »***

En rassemblant les diverses données – sans oublier le fait que « *tois ápostolois pasin* » signifie en 1Co 15,7 non « aux apôtres **tous ensemble** » mais plutôt « à **chacun des** Apôtres » (l'adjectif « *pas* » en grec peut avoir ce sens de *tout-un-chacun*) –, le passage de Paul prend tout à coup un sens très fort, à la fois rigoureusement chronologique et théologique. Et il n'offre plus aucun rapport avec le récit des pèlerins de l'Emmaüs. En voici la traduction commentée :

|   |  |
|---|--|
| Il s'est fait voir à Pierre [au tombeau],   | <i>et à sa suite</i> [araméen <i>bathreh</i> [4]] aux Douze<br>[réunis au Cénacle]                             |
| (c'est-à-dire à Jérusalem, où ils restent jusqu'au dimanche après Pâques, après quoi ils<br>entreprennent leur parcours de remémoration) (v.5)  |  |
| Ensuite, il s'est fait voir à plus de 500 frères à la fois<br>– <b>dont la plupart demeurent encore et quelques-uns sont morts</b> –<br>(au bout de la Galilée, sur le mont Hermon, où ils arrivent après 2 semaines et où ils restent une semaine<br>encore [Mt 17,1 ; 28,16]) (v.6) |  |
| Ensuite, il s'est fait voir à Jacob,  | <i>et à sa suite</i> à <b>chacun</b> des [autres] apôtres<br>[en vue de leur spécifier une mission]            |
| (durant les 11 jours de leur retour vers Jérusalem, la veille de l'Ascension) (v.7)   |  |
| En dernier de <b>tous</b> comme à un enfant posthume,   | il s'est fait voir à moi aussi [en vue de ma mission].<br>(quatre ans plus tard, sur le chemin de Damas) (v.8) |

La reconstitution **chronologique** du sens de ce passage n'a rien d'arbitraire ; elle s'impose par le rapprochement entre ses structures et les indications diverses qui sont rapportées à la fin des évangiles et dans les *Actes* – mais il faut savoir, bien sûr, ce qu'est un « parcours de remémoration », typique des civilisations et de systèmes oraux. Le 30 juin 2009, la chaîne *France 2* diffusait une émission mettant en scène la chanteuse Zazie qui était reçue dans un village perdu en pleine jungle de Papouasie occidentale ; les habitants ont l'habitude ancestrale de construire leurs huttes communautaires en haut des arbres, à plus de dix mètres du sol : dépaysement garanti [5] ! L'intérêt de l'émission était de montrer les liens qui se sont tissés peu à peu entre les autochtones, qui ont une culture purement orale, et Zazie. À la fin du reportage (qui a été diffusé plusieurs fois), on assiste aux adieux très forts entre la chanteuse et les

aborigènes, et ceux-ci lui disent : « **Après votre départ, nous retournerons sur les lieux où nous sommes passés ensemble pour nous souvenir !** » – c'est-à-dire en vue de fixer communautairement les souvenirs en allant sur place et en construisant là, ensemble, le discours-souvenir qui sera retenu et répété dans l'avenir.

Tel est exactement ce que les Apôtres et les disciples ont fait après sept jours passés à Jérusalem. Ils ont retrouvé Jésus ressuscité au sommet du mont Hermon, là où il leur avait donné rendez-vous, en ce lieu le plus septentrional d'où le regard embrasse au delà de la terre d'Israël (Mt 28,16 ; 17,1). Puis, sur le chemin du retour, Jésus apparaît à chacun pour lui fixer sa mission respective, c'est-à-dire la direction du monde où il devra aller, à deux exceptions près : à Jacques « le Juste », il est demandé de ne pas bouger (de fait, il restera à Jérusalem jusqu'à son assassinat en 62) ; et Jean, qui était tenu en réserve par rapport aux missions à cause de son jeune âge et à qui Jésus avait confié sa mère à la croix : en quelque sorte, il avait déjà reçu sa « mission ». Quand on connaît ces missions apostoliques qui se sont réparties le monde et que les Apôtres ont accomplies, l'envoi par Jésus ressuscité paraît avoir été le facteur indispensable et déterminant. La place à part donnée à Jacques avant les autres apôtres en ce verset 7 de 1Co 15 devient alors très significative : Jacques est cité en premier lieu parce que *lui* aura à rester sur place. Et au verset suivant, Paul peut alors affirmer qu'il a également reçu une mission particulière de la part de Jésus (même si son apparition à lui n'est pas celle du *ressuscité* comme tel mais de celui qui est monté aux Cieux et qui se manifeste à distance – lui seul le voit) ; il est un apôtre, non comme les Douze qui se tournaient vers les communautés hébreues mais qui va résolument vers les païens. Quand il écrit 1Co vers 56-57 soit 22 ans plus tard, il méritait bien ce titre d'*apôtre des païens* qui résume sa mission.

Les structures de l'oralité évangélique permettent de comprendre des événements et même des passages textuels qui, sans cela, resteraient obscurs.

---

## [Page d'accueil](#)

---

## NOTES

---

[1] L'adjectif araméen *yaqir*, *pesants*, reprend **le mot même** qui apparaît au verset 25 : « Ô sans intelligence et *pesants* de cœur à croire à ce que disent les Prophètes » (Lc 24,25).

À cet endroit, *yaqir* est rendu en grec par *bradeis*, *lents*, ce qui peut passer (Jésus leur reprocherait leur *lenteur* à croire), mais qui convient beaucoup moins bien quand les deux disciples racontent eux-mêmes l'événement (Lc 24,32) : ils auraient l'air de s'excuser. Les traducteurs grecs (qui travaillent sur *texte*) ont pensé que leur copie de la Pešitta devait avoir une erreur, et ils ont lu délibérément *yaqid* (*brûlants*) au lieu de *yaqir* – la différence entre ces deux termes tient à une seule lettre, ou plus exactement à un seul point, en haut [*r*] ou en bas [*d*] – : « Notre cœur n'était-il pas **brûlant** quand il nous parlait ? » Le sens exact de la « pesanteur du cœur » leur échappait.

Cependant, le Codex de Bèze, qui, généralement, suit rigoureusement la Pešitta, indique lui : Ούχι ἡ καρδία ἦν ἡμῶν κεκαλυμμένη c'est-à-dire « notre cœur n'était-il pas **couvert** ? », ce qui est une traduction fidèle au sens araméen. Car telle est la signification de « *lourd* de cœur ». Dans toute mentalité orale (et populaire), le *cœur* est le siège de la *mémoire* (on dit : « apprendre par cœur ») et par le fait même de l'intelligence ; un « cœur lourd », c'est un cœur qui ne comprend pas, qui est **couvert** ! On le voit ailleurs, dans un contexte explicite quant au sens de *yaqir* ; en Mc 8,17 /Mt 16,9 , les traducteurs rendent à juste titre *yaqir* par *πεπωρωμενος* c'est-à-dire « ayant été endurci » :

« Vous ne saisissez pas encore et vous ne comprenez pas ? Avez-vous le cœur **endurci** ?... Ne vous **souvenez-vous** pas (Mc 8,17.18b) » ?

[2] Jérôme, *De viris illustribus*, 2 – PL 23, 611F.

[3] Le verbe employé en grec, *thaumazô*, ne peut pas être traduit par « *s'étonner* », comme osent le faire certaines traductions françaises : il faudrait que le complément soit au génitif ; or, il est à l'accusatif et, dans ce cas, le verbe signifie « *admirer quelque chose* ». Tel est bien le sens de la phrase, conformément à l'araméen.

[4] L'adverbe *bathreh* a un sens chronologique (*après*) autant que didactique (*à la suite de*–), à la différence de *batharken* ou de *bathar halein* où le sens est strictement chronologique (*qui vient après*). Ceci explique que certains manuscrits grecs, au lieu de traduire simplement par *eita*, indiquent *kai meta tauta* (*et après / à la suite de cela*) pour rendre la nuance. N'oublions pas qu'à Corinthe, la majorité des premiers chrétiens sont des juifs dont la langue maternelle et culturelle est l'araméen – ils étaient assez impliqués dans les activités commerciales, tout comme à Rome. Plus que probablement, la lettre que Paul leur destine ait été écrite en araméen avant le grec.

[5] <http://www.elle.fr/elle/Loisirs/Sorties/News/Zazie-a-toujours-la-cote-aupres-du-public/%28gid%29/919014/%28affichage%29/avis/%28listing%29/all>.